

L E

Signe de la Croix.

Histoire Polonaise.

(Suite et fin.)

—Maintenant, attention, vaurien ! Songe que tu vas aller danser la-haut, lui dit avec un geste sinistre, l'un des plus farouches de la troupe.—Mais si tu as réfléchi et si tu trouves que ta peau en vaut la peine, obéis au commandement, fais le signe de la croix.

Il n'avait garde d'y manquer, le martyr, l'innocent. Sans cela, comment se mettre en route vers le ciel, se recommander à Dieu au moment du dernier voyage ? Il se mit donc en devoir de tracer le signe divin, mais toujours antique et sacré, toujours catholique, toujours le même... L'or ne l'avait pas tenté ; il ne craignait pas la mort. Les soldats blasphémèrent et hissèrent la corde.

Et on le vit flotter en l'air au-dessous des branches du vieux chêne, sa petite *sukinam* grise se mêlant à la verdure des rameaux, sa jolie tête dorée ombragée de leurs guirlandes. Mais le jeune front pâlisait, devenait livide, hélas ! les regards devenaient troubles et les lèvres devenaient bleues, et d'en bas les bourreaux répétaient, sombres, sinistres :

—Si tu ne veux pas mourir, fais le signe de la croix.

Or, le petit martyr, aux trois quarts suffoqué, n'aurait pas pu répondre. Les muscles de ses bras, de ses mains, déjà engourdis, ne pouvaient plus se raidir pour une protestation suprême. Mais un dernier effort pouvait du moins prouver sa volonté, sa fermeté, prouver que la mort seule, désormais, pourrait les dénouer et les disjointre.

La rage des tourmenteurs fut portée au comble à cette vue.

—Ce gredin là ne vaut seulement pas la corde que nous lui avons destinée ! s'écrièrent quelques-uns de ces braves.

—Il n'a pas peur du gibet, cela se voit, fit observer un autre.—Mais peut-être ferait-il, mes amis, une autre nuine, si nous le mettions en face de nos canons de fusils !

—C'est cela, essayons,...dirent en chœur ces furieux. Et l'un d'eux, s'appuyant à l'épaule de deux de ses compagnons, atteignit la branche du chêne et coupa lestement la corde, l'enfant suffoqué s'affaissa lourdement sur la pelouse.

Ils lui laissèrent à peine le temps de se ranimer. Maintenant qu'il avait moins de force, il aurait moins de courage. Tel était, du moins, le calcul des bourreaux, qui pensaient bien triompher.

Ils le remirent sur ses pieds vivement, brutalement. Le pauvre Stasio, à demi-défaillant, s'appuya au tronc du chêne. Puis il vit, devant lui, vaguement et comme au travers d'un nuage, les soldats s'aligner, les mains brunes et osseuses soulever et pointer les fusils, les armes s'incliner vers lui, les canons meurtriers reluire. Il vit tout cela et il sourit. Il avait tant souffert déjà, qu'il avait hâte d'en finir

avec cette agonie, et, fermement décidé qu'il était de mourir en chrétien, il s'estimait encore heureux de mourir en soldat.

—Fais le signe de la croix, lui crièrent ces voix farouches.

De son regard mourant, le martyr sembla les défier. Ses forces enfantines commençaient à se ranimer ; il leva donc avec effort sa petite main livide, la posa un instant sur son front pur, puis sur son sein, puis... Encore ! oh ! c'était inouï ! par l'enfer, c'était trop fort !... La stupeur et la rage des bourreaux montèrent jusqu'au délire. Mais en cet instant, le sergent qui dirigeait l'exécution, au lieu de commander le feu, fit un geste, et une seule détonation retentit. Une balle échappée au fusil d'un Kalmouk ivre, alla s'enfoncer dans le tronc vigoureux du chêne et coupa, au front du martyr, une boucle de cheveux d'or.

Mais le sergent avait fait un signe de la main, annonçant qu'il allait parler.

—Mes enfants,—s'écria-t-il,—il me semble, après tout, que nous pourrions faire mieux que de perdre, pour ce petit vaurien obstiné, notre poudre et nos balles. C'est pour les Polonais, pour les rebelles, fils de chiens, que nous les réserverons, pas vrai ? C'est pour cela de moins que notre père, le Czar, nous les a confiés.

—C'est vrai, c'est vrai, sergent,—répliquèrent quelques hommes de la foule.—Mais, alors, dites-nous, que pourrions-nous bien faire de ce landit ?

—Ne vous embarrassez de rien. Et la rivière donc ?

—La rivière ?... Mais elle ne coule pas ; la glace n'est pas encore fondue.

—Avec cela que c'est difficile d'y faire un trou, quand on a des haches et des canons de fusils ! Nous serons d'autant plus sûrs, les amis, voyez-vous, de noyer comme il faut le petit gredin qui,—vous pouvez y compter,—ne nagera pas vers la rive, lorsqu'il y aura, au-dessus de lui, une bonne croûte de glace, épaisse de plus d'un pied.

La proposition du vieux brigand fut trouvée des plus ingénieuses, et toute la troupe en délire y acquiesça joyeusement. Stasio avait écouté son arrêt sans frémir et en silence. La robuste main de l'un de ses persécuteurs l'enleva du pied de l'arbre ; il se trouva bientôt jeté en travers comme une charge inerte, sur les épaules du Kalmouk, qui s'éloignait à grands pas.

Toute la troupe les suivit, les entoura. Stasio n'eut que le temps de jeter un regard d'adieu, un regard éloquent, tendre et désespéré, à la petite vache noire, aux oies blanches, aux moutons, qui demeuraient là, paissant sur la bruyère. Seulement le chien suivit ; les Russes ne s'effrayaient point et, sur les pas de Stasio, il fit allé au bout du monde.

Toutefois, le voyage ne fut pas long : la rivière serpentait près de là. De grands peupliers, des saules aux rameaux dépouillés en indiquaient le cours.

Seulement ce n'était pas, en ce moment, qu'un large ruban de glace lisse et blanche, surface compacte et immobile, si différente, hélas ! de l'onde courante et bleue, que la brise des prés sillonnait aux beaux jours de légers plis mobiles, que le clair soleil du printemps étoilait d'un semis